

## L'ouverture des colis maternels

« La papeterie est définitivement fermée ». Je regrette de n'être pas venu plus tôt acheter cette agrafeuse, et aussi cette rame de papier. Découragé par les mauvaises affaires, abruti par l'ennui, le commerçant déserté aura fui la solitude de sa minuscule boutique pour la vie foisonnante d'une maison de retraite. Personne n'aura voulu reprendre l'affaire. Tout cela sentait le vieux, l'obsolescence, le périmé. Le magasin étroit et terne n'était-il pas déplacé dans ce quartier où alternent les banques, les opticiens et les agences immobilières ? Je mesure le temps qui passe à la disparition des boutiques que j'ai connues. Certaines semblent fermer sitôt ouvertes — il se sera tout de même écoulé un an ou deux, on s'était proposé d'aller voir, on n'aura pas eu le temps. D'autres sont comme des institutions, elles ont toujours été là et, quand elles disparaissent, on a le sentiment de changer d'époque. La papeterie était de celles-là. Si petite qu'elle fût, on y trouvait tout ce qu'on cherchait, et même ce qu'on ne cherchait pas — carabines et arcs en mauvais plastique pour cowboys et Indiens factices, souvenirs oubliables de Toulouse, anciens best-sellers pourtant inventés...



On y vendait notamment des enveloppes qui ne fermaient pas. Plus exactement : des enveloppes auto-non-collantes. Il y avait bien un petit rabat protégé par une bande de papier qui, quand on l'ôtait, révélait une surface vernissée. Ça avait l'apparence de la colle, ça avait dû coller, ça eut collé... mais ça collait plus. Je les avais choisies pour leur recto blanc, sans lignes ni cases qui donnent à toute missive l'allure d'un formulaire. C'avait été un choix malheureux pour l'apparence du verso, car il y fallait une bande de ruban adhésif pour clore l'enveloppe. Pendant quelque temps — on n'écrit plus guère, ces temps-ci — nos courriers eurent un aspect rafistolé. Quand nous vînmes enfin à bout du paquet, pensant être tombé sur un mauvais lot, j'achetai à la petite papeterie un nouveau paquet d'enveloppes blanches identiques. Je retournai bientôt y chercher un nouveau rouleau de scotch.

Ma mère ne conçoit pas d'envoyer une lettre ou un paquet sans prendre la précaution d'y rajouter une armature de ruban adhésif. L'enveloppe autocollante ou le carton prédécoupé s'en verra embobiné, quelles que soient l'efficacité de sa fermeture et sa robustesse. Mes enfants reconnaissent ses colis non pas à son écriture, mais à ses emballages. Décacheter ou déballer un envoi maternel exige un outillage et une patience appropriés. Si l'objet lui est particulièrement précieux, la boîte est alors dûment capitonnée de journaux froissés ou de film à bulles. On y trouve des bonbons, des chocolats, des articles découpés (à propos des méfaits des sushis, des virus informatiques, ou de la langue des signes), un ou deux bouquins, et un autre paquet plus petit, soigneusement emballé lui aussi, et qui contient ce qu'initialement elle comptait vous envoyer.

Je me rappelle le vélo qu'elle m'avait fait expédier par le train lors de mon installation à Toulouse. Il était si bien emballé qu'on le devinait à peine (pourtant, s'il est un objet dont il est difficile de dissimuler la forme...) Venu à la gare pour y chercher un vélo, je n'avais pas pensé devoir me munir d'une trousse à outils. N'ayant apporté ni cutter, ni ciseaux, ni couteau, ni sécateur, je dus batailler longuement contre les couches protectrices successives de carton et de scotch, tirant de toutes mes forces pour déchirer, cisillant avec les minuscules dents émoussées d'une clef plate, mordant parfois. Et à chaque pelure ennemie que j'ôtai, je pensais à ma mère qui l'avait mise là comme une couche d'amour pour protéger mon bien.

C'est ça qui est exaspérant avec les mères aimantes : on souffre du soin qu'elles prennent de nous et nous sommes privés du droit de nous en plaindre.